



Laura Lee  
Guhrke  
LA GLOIRE  
DE MISS VALENTINE

roman

*Victoria*

## A PROPOS DE L'AUTEUR

Laura Lee Guhrke a brillé dans des domaines aussi variés que la publicité, la restauration et le bâtiment, mais c'est dans l'écriture de romances qu'elle s'impose comme une figure incontournable. Confortée dans sa voie par de nombreux prix (dont le prestigieux RITA Award), elle se consacre aujourd'hui entièrement à l'écriture.

DU MÊME AUTEUR

DANS LA COLLECTION

*Victoria*

Dans la série « Les héritières américaines » :

*La perle rare*

*Une épouse à séduire*

*Raison et mariage*

*Collection* : VICTORIA

*Titre original* :  
NO MISTRESS OF MINE

Ce livre est publié avec l'autorisation de HarperCollins Publishers, LLC,  
New York, U.S.A.

© 2016, Laura Lee Guhrke.

© 2017, HarperCollins France pour la traduction française.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme historique : © TREVILLION IMAGES/VICTORIA DAVIES

Réalisation graphique couverture : L. SLAWIG (HARPERCOLLINS FRANCE)

*Tous droits réservés.*

**HARPERCOLLINS FRANCE**

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13  
Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

ISBN 978-2-2803-6135-4 — ISSN 2493-013X

LAURA LEE GUHRKE

*La gloire  
de Miss Valentine*

Traduit de l'anglais (États-Unis) par  
Catherine Berthet

*Victoria*

---

 HARLEQUIN



*Pour maman,  
parce que je t'aime et que je t'aimerai toujours.*





# Chapitre 1

*Avril 1892*

— Bon Dieu de bon Dieu!

Ce juron était si surprenant de la part du comte de Conyers qu'il fit lever la tête de tous les membres de la famille. Le comte, ainsi que tout le monde le savait, n'était pas homme à blasphémer, surtout à une heure aussi matinale.

Sa famille réunie autour de lui se figea, couverts en main. Mais Conyers ne leur prêta pas la moindre attention et continua d'examiner la lettre qu'il tenait à la main sans expliquer pourquoi son contenu l'avait poussé à jurer au petit déjeuner.

Son fils Denys fut le premier à briser le silence.

— Qu'y a-t-il, père? Que se passe-t-il?

Conyers leva les yeux et Denys comprit que les nouvelles étaient aussi mauvaises que cette réaction le laissait présager.

Il attendit, mais son père replia la lettre, la remit dans l'enveloppe, et la glissa dans sa poche en jetant un coup d'œil aux dames présentes. Denys en conclut que la discrétion était de mise et il reporta son attention sur son assiette.

— As-tu des projets pour le déjeuner? lui demanda sa mère, en lui coulant un regard qu'il connaissait bien. J'ai

rendez-vous avec Georgiana et sa mère pour discuter de l'exposition florale. Nous avons décidé de nous retrouver au Rules, qui n'est pas très éloigné de ton bureau. Veux-tu te joindre à nous ?

— Maman, vous faites la marieuse.

— Eh bien, je suis ta mère, rétorqua lady Conyers avec un petit reniflement hautain. Les mères ont le droit de faire cela.

— Où cette loi est-elle consignée ? J'aimerais vérifier.

— Ne sois pas insolent, Denys. J'ai peut-être des raisons d'envisager un mariage. Je t'ai vu danser avec Georgiana, au bal des Moncrieffe. Deux valse, ajouta-t-elle avec un certain plaisir.

— C'est exact. J'imagine donc que je n'ai pas le droit de me plaindre, dit-il avec un soupir exagéré.

— Si tu ne veux pas venir, Denys...

Elle laissa sa phrase en suspens et le regarda avec un brin d'espoir. Denys songea à Georgiana et éprouva un agréable sentiment d'affection.

— Au contraire, je serais enchanté.

— Oh ! Comme je suis contente !

A peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle se mordit les lèvres en détournant les yeux comme si elle craignait d'être allée un peu trop loin.

— Georgiana est une enfant adorable.

Susan, la sœur de Denys, poussa un soupir exaspéré.

— Vraiment, mère ! Georgiana Prescott n'est plus une enfant. Elle a vingt-huit ans, comme moi. Mais je trouve qu'elle fait plus âgée.

— Elle est certainement plus mature, déclara Denys d'un air entendu.

— Quoi qu'il en soit, pour moi c'est une enfant. Et toi aussi, ma chérie, ajouta lady Conyers.

Le comte interrompit cette conversation en reposant ses couverts et se levant.

— Pardonnez-moi, mesdames, mais je dois vous laisser. Denys, pourrais-tu passer dans mon bureau pour une affaire?

— Bien sûr.

Mais la voix de Susan arrêta les deux hommes avant qu'ils n'aient pu franchir la porte.

— Cette lettre était-elle porteuse de mauvaises nouvelles, papa?

— Non.

La réponse était sèche. Le comte s'en rendit compte et il s'adoucit en regardant sa fille.

— Il n'y a pas de quoi t'inquiéter.

Denys aurait pu signaler à son père que ce genre de paroles apaisantes ne servaient à rien avec Susan.

— Vous ne voulez pas me tapoter la tête avant de partir? lâcha celle-ci, narquoise.

Denys se pencha pour l'embrasser sur la joue et murmura :

— Papa aime te tapoter la tête, laisse-le faire.

— Mais c'est idiot. Pourquoi les hommes s'évertuent-ils toujours à protéger les femmes de la réalité?

— Parce que nous vous aimons, répondit Denys en allant également embrasser sa mère. C'est notre devoir, de vous protéger.

— Je ne crois pas. La vérité, c'est que les hommes aiment garder pour eux les informations importantes, car ainsi ils se sentent supérieurs.

Denys s'abstint de répondre, mais Susan ne s'avoua pas vaincue.

— Nous découvrirons ce secret! lui lança-t-elle alors qu'il sortait. Comme toujours.

Les deux hommes ignorèrent cette déclaration irritante et gagnèrent le bureau du comte sans échanger un mot. Une fois la porte refermée derrière eux, Denys aborda de nouveau le sujet.

— A présent, dites-moi ce qui se passe.

Lord Conyers alla s'asseoir derrière son bureau et tira l'enveloppe de sa veste. Il fit mine de la tendre à Denys par-dessus le bureau, puis se ravisa sans raison apparente.

— Père, que diable se passe-t-il? Je commence à trouver votre réticence alarmante.

— C'est au sujet de Henry Latham.

Aussitôt, des images de Lola Valentine surgirent malgré lui dans l'esprit de Denys. Lola sur scène, dans sa loge, dans son lit. Lola vêtue d'un peignoir blanc transparent, avec Henry à ses côtés. Il inspira, et demanda avec raideur :

— Quoi? Il lui est arrivé quelque chose?

— Il est mort.

La nouvelle lui coupa le souffle, rouvrant avec violence une blessure qu'il croyait guérie depuis longtemps. Six ans s'étaient écoulés depuis que Lola l'avait quitté, mais il se sentit soudain aussi sonné que si cela s'était passé hier.

— C'est très soudain, n'est-ce pas?

La voix posée de son père ramena Denys au moment présent, et il réprima sa colère et son chagrin.

— Oui, en effet. Quand est-ce arrivé?

— Il y a un mois.

— Un mois? Pourquoi ne l'avons-nous pas appris plus tôt?

Le comte haussa les épaules.

— La lettre est datée d'il y a trois semaines. Je suppose qu'il y a eu des retards à la poste.

— Vous permettez ?

Il tendit la main et, après un bref moment d'hésitation, son père se pencha pour lui donner la missive.

— D'après Forbes, Henry a eu une crise cardiaque. Apparemment, il avait le cœur fragile.

— Le cœur ?

Denys se figea, déconcerté. Henry était un homme dynamique, plein de vitalité. L'idée qu'il ait eu une faiblesse cardiaque semblait ridicule.

Il posa les yeux sur la lettre et contempla les caractères dactylographiés sans les lire. Était-elle restée avec lui pendant tout ce temps ? Jusqu'à la fin ?

La plaie s'ouvrit un peu plus. Denys se dit que Henry et Lola faisaient partie de son passé. Une affaire déplaisante, enterrée depuis longtemps. Il replia la lettre sans la lire, la remit dans son enveloppe et la posa sur le bureau.

— Que va-t-il se passer, maintenant ? demanda-t-il en se renversant dans son fauteuil, content de constater qu'il maîtrisait sa voix.

— Tu veux dire, pour l'Impérial ? Que devrait-il se passer, selon toi ? répondit son père, adoptant la même attitude froide et professionnelle.

Denys observa quelques secondes de réflexion, juste pour s'assurer que sa réponse serait objective.

— Nous devrions proposer de racheter la part de Henry, finit-il par suggérer.

— Je suis d'accord. Mais acceptera-t-elle notre offre ?

Denys ne voyait pas pourquoi la veuve de Henry ne sauterait pas sur une telle occasion si leur proposition était honnête.

— Elle vit à New York. Elle n'aura sûrement pas envie de participer à la gestion de l'établissement.

— Peut-être pas. Mais, grâce à toi, l'Impérial engrange des bénéfiques. Elle voudra sans doute garder sa part, car c'est un bon investissement.

Denys doutait fort que Gladys Latham manifeste plus d'intérêt pour le théâtre maintenant que Henry était mort que du temps de son vivant.

— Ou bien, elle se précipitera pour s'en débarrasser.

— C'est vrai. Mais si elle n'est pas disposée à vendre sa part, nous devons peut-être envisager de lui céder la nôtre.

Effaré, Denys considéra son père avec stupeur.

— Vendre notre moitié de l'Impérial ? Pourquoi diable ferions-nous cela ?

— La situation est compliquée, répliqua son père, mal à l'aise. Pour elle. Pour toi. Pour tout le monde.

Denys se raidit, comprenant que les inquiétudes de son père n'avaient rien à voir avec Gladys Latham.

— Pour autant que je sache, la mort de Henry ne change rien. Ma malheureuse liaison avec Lola Valentine appartient au passé et n'aura aucune incidence sur la situation actuelle. L'Impérial est l'un de nos placements les plus lucratifs. Il me paraît logique de le conserver, vous ne croyez pas ?

— Non. Si nous ne pouvons pas lui racheter sa part, je lui céderai la nôtre. Qu'elle garde ce maudit établissement.

Denys fut surpris par le ton péremptoire de son père. Depuis qu'il lui avait transmis la gestion des biens familiaux trois ans plus tôt, lord Conyers n'avait jamais contrecarré ses décisions.

— Vous paraissez... très déterminé dans cette affaire, père.

— Je ne le devrais pas ?

— Je ne vois pas de raison. Je pensais que vous vous fiez à moi. Vous ai-je donné motif à me retirer votre confiance ?

Les épaules du comte s'affaissèrent un peu.

— Non, pas du tout, affirma-t-il en se renversant dans son fauteuil. J'ai parlé trop vite. C'est à toi de décider comment gérer la situation. Je... J'ai entièrement confiance en toi.

— Cela n'a pas toujours été le cas.

— Non, mais je dois dire pour ma défense que, dans ta jeunesse, tu étais quelque peu fantasque.

Denys savait bien qu'il avait été un adolescent rebelle et un jeune homme dissipé et irresponsable. Ces traits de caractère s'étaient particulièrement développés lors d'un voyage à Paris, l'été de ses vingt-quatre ans.

Son seul but à l'époque était de rendre visite à des amis et de s'amuser un peu. Il n'avait pas l'intention de faire des folies.

Nicholas, le marquis de Trubridge, et Jack, comte de Featherstone, partageaient une maison à Paris et se disputaient les attentions de la plus célèbre danseuse de cabaret de Montmartre. Fascinés par cette femme, ils avaient entraîné Denys au Théâtre latin dès son premier soir dans la capitale française pour la lui montrer. A l'instant où il avait posé les yeux sur Lola Valentine, la vie de Denys avait basculé dans le chaos. Son cœur était perdu.

Lola, faisant tourner la tête aux hommes, lui lançant une œillade en passant près de sa table, et lui chipant son verre. Lola, dans la maison qu'il avait louée pour elle à Londres, lui adressant le sourire radieux qui l'avait rendue célèbre. Lola, dans un lit avec lui, ses cheveux auburn répandus sur l'oreiller, ses longues jambes fuselées nouées autour de ses reins.

Il lui avait fallu du temps et beaucoup d'efforts pour

remettre sa vie sur les rails quand elle l'avait abandonné pour Henry Latham et la promesse d'une carrière à New York. Mais il y était parvenu, et ses ridicules erreurs de jeunesse étaient à présent derrière lui. Cette pensée en tête, Denys reporta son attention sur ce que disait son père.

— ... Jeté ta gourme, sans aucun sens des responsabilités. J'avais fini par désespérer de te voir devenir raisonnable. Mais tu as changé, Denys. Tu as payé tes dettes, tu assumes les devoirs de ta position, et tu as fait tout ce que je te demandais de manière exemplaire. Je suis fier de toi, mon garçon.

Avec ces mots, les derniers vestiges de ses souvenirs de Lola s'évanouirent, et il regarda son père, la gorge serrée. Il n'aurait pu dire à quel point ces paroles comptaient pour lui. Mais par chance, il n'était pas obligé de s'exprimer. Son père s'interrompt, toussota, et reprit :

— Quoi que tu décides, je l'accepterai. Tu es en charge des affaires à présent. Je ne suis plus qu'un gentleman oisif.

— Et cela vous convient, dit Denys en souriant.

— En effet. Je suis très heureux de te laisser le soin ennuyeux de faire fructifier notre fortune.

— A ce propos...

Denys jeta un coup d'œil à l'horloge et se leva. Son père l'imita.

— Je ferais mieux de partir. J'ai rendez-vous à neuf heures et demie avec Calvin et Bosch pour signer des contrats, mais je dois passer au bureau avant. Les documents ont dû être envoyés par nos avocats hier après-midi...

— Je viens de te dire que tout cela ne me concernait plus, déclara le comte en levant la main pour interrompre son fils. Tout ce que je veux faire aujourd'hui, c'est me rendre à mon club, et peut-être assister à une course ou deux.



Les deux hommes sortirent et partirent chacun de leur côté. Une heure plus tard, alors que sa voiture l'emmenait dans ses bureaux du Strand, Denys repensa aux paroles de son père, et il ne put réprimer un petit sourire. Si les affaires ennuyaient mortellement Conyers, lui en revanche s'épanouissait dans son travail.

Cela n'avait pas toujours été le cas. Quelques années plus tôt, il était du genre à dépenser sa pension trimestrielle sans se demander une seconde d'où provenait cet argent. Du genre à trouver irrésistible une danseuse de cabaret.

Mais tout cela était fini, il ne faisait plus le guet devant la porte des coulisses. Entraîné par Nick, il avait investi dans une brasserie trois ans auparavant, et commencé à comprendre la satisfaction que l'on pouvait éprouver à devenir un homme d'affaires. Le comte, heureusement surpris par ce revirement, lui avait alors confié la gestion des placements familiaux.

La voiture tourna dans Bedford Street et s'arrêta devant les bureaux. Son chauffeur ouvrit la portière. Mais, après être descendu du véhicule, Denys fit une pause pour examiner le bâtiment de l'autre côté de la rue. Il éprouva une bouffée de fierté en observant la façade de granit et les colonnes de marbre de l'Impérial.

Quinze ans plus tôt, quand le comte et Henry Latham s'étaient associés pour l'acquérir, ce n'était qu'un music-hall miteux. Henry, qui était déjà un imprésario renommé à New York, cherchait à s'introduire dans le monde du théâtre de Londres. Avec le comte comme partenaire, il avait obtenu les licences requises, trouvé des bailleurs de fonds, et obtenu un petit succès. Mais à Londres, le théâtre était une entreprise difficile où les concurrents ne manquaient pas. L'Américain avait fini par se lasser du projet, et il était

retourné aux Etats-Unis en emmenant Lola avec lui et en laissant la gestion de l'Impérial à ses associés.

Le comte avait confié le théâtre à son fils, avec tous les autres avoirs de la famille Conyers. Et aujourd'hui, l'Impérial n'avait plus rien de miteux. Il était même réputé pour ses représentations de théâtre shakespearien, et les critiques enthousiastes dépassaient tout ce dont Henry aurait pu rêver.

Penser à Henry ramena automatiquement l'image de Lola dans sa mémoire... des cheveux auburn, des yeux d'un bleu ardoise, et un corps à faire se damner un saint.

D'autres souvenirs suivirent. Tout était allé de travers. La pièce qu'il avait financée pour elle avait fait un four. Il revit la maison de St John's Wood vide, à l'exception des cadeaux qu'il avait faits à la jeune actrice. Un message lui disait qu'elle était repartie à Paris. Il avait refusé d'accepter la situation, avait voyagé jusqu'au cabaret où elle travaillait. Là, il avait découvert Henry avec elle, dans la loge. Et par-dessus tout, il se rappela les paroles qui l'avaient anéanti.

« Henry m'a fait une meilleure offre. »

Denys secoua la tête, perplexe. Comment avait-il pu être aussi idiot ? Il fallait dire qu'il n'était pas très malin à l'époque, concéda-t-il en faisant la grimace. Grâce au ciel, il n'était pas seulement plus vieux, mais aussi beaucoup plus sage. Les jolies meneuses de revue n'avaient plus aucun charme à ses yeux.

Il se retourna et observa le bâtiment qui faisait face à l'Impérial. Cinq étages, une façade blanche, un fronton en marbre, des fenêtres cintrées. Les bureaux du groupe Conyers respiraient la prospérité.

A l'intérieur, le message était aussi clair. N'importe qui comprenait au premier coup d'œil que cette firme

était saine et florissante. Les ascenseurs, les téléphones, les machines à écrire étaient autant d'allusions à un esprit résolument moderne. Et le large escalier central, les tapis très légèrement usés et les confortables fauteuils de cuir donnaient une impression de fiabilité et de longévité. Deux qualités indispensables pour une société d'investissement.

Denys s'engagea dans l'escalier, saluant d'un signe de tête l'employé installé devant son bureau sur le spacieux palier. Quand il atteignit la mezzanine, il contourna le hall et monta une autre volée de marches. Mais à peine eut-il franchi la porte de ses bureaux au dernier étage qu'il s'arrêta, surpris.

Son secrétaire n'était pas là.

— Dawson ?

La porte de son bureau privé était ouverte, mais le jeune homme ne répondit pas et n'apparut pas non plus. Intrigué, Denys sortit sa montre.

— Neuf heures dix, marmonna-t-il en remettant la montre dans la poche de son gilet.

Dawson était d'une extrême ponctualité et arrivait toujours au bureau avant son employeur. Cette absence était donc très inhabituelle.

Cependant, ce n'était pas très grave. Si Dawson avait été appelé ailleurs, il avait dû laisser les contrats prêts avant de partir. Denys jeta un coup d'œil sur la table de travail, mais ne vit aucun document.

— Où diable est passé ce garçon ? soupira-t-il, agacé.

— Si vous cherchez votre secrétaire, dit une voix féminine à l'accent typiquement américain, il est allé me préparer du thé.

Denys se figea, incrédule. Cette voix grave, sensuelle, donnait une note érotique à cet accent assez plat du Middle

West américain. Elle ne pouvait appartenir qu'à une seule femme au monde.

Il inspira, persuadé qu'il devait se tromper. Mais, quand il pivota sur lui-même, la silhouette de la grande femme voluptueuse à l'abondante chevelure rousse qui se tenait dans l'embrasure lui prouva qu'il ne faisait pas erreur.

Ses cheveux avaient le même coloris flamboyant que dans son souvenir. Une nuance de roux que les autres femmes ne pouvaient obtenir que par l'application de henné. Sur ces boucles somptueuses était perché d'une façon qui défiait toutes les lois de la gravité une incroyable composition de plumes roses, de rubans violets et de paille ivoire. Sous ce chapeau extravagant se trouvait le visage éblouissant qu'il avait espéré ne plus jamais revoir. Les yeux bleu ardoise, les lèvres roses et pulpeuses. Dans l'atmosphère austère des bureaux, elle répandait une impression de vitalité. Un peu comme une fleur de cactus exotique dans le désert.

Il fit un pas vers elle en examinant son visage : la poudre masquait les taches de rousseur qui émaillaient son nez et ses joues. Mais peu importait, car il savait qu'elles étaient là. Forcément. Il les avait toutes embrassées, une par une.

Combien de fois, allongé dans le lit de la petite maison de St John's Wood, comblé et ensommeillé, l'avait-il regardée cacher sous la poudre les petites taches de son qu'elle détestait ? Combien de fois l'avait-il contemplée tandis qu'elle faisait glisser sur ses jambes fines des bas de soie, et mettait de l'extrait de jasmin au creux de ses genoux ? Des douzaines, des centaines de fois. Il avait cru que ces jours heureux ne finiraient jamais. Mais son rêve s'était écroulé, et le choc avait été rude.

Il songea à la dernière fois qu'il l'avait vue, dans sa loge, à Paris. Tout lui revint en tête, comme si cela s'était déroulé

la veille. Son peignoir blanc transparent, la bouteille de champagne ouverte sur la table, son visage blême quand elle l'avait vu. Et Henry assis sur le canapé, avec un sourire triomphal.

La colère l'enflamma comme un verre de whisky bon marché. Cette comparaison n'était sans doute pas bien choisie, car Lola n'avait jamais été bon marché. En réalité, c'était l'erreur la plus coûteuse qu'il avait commise dans sa vie. Et la plus enivrante.

Son regard s'abaissa malgré lui. Elle avait toujours des courbes généreuses, sculptées par des années de danse. Des courbes qui ne devaient rien aux corsets ni aux rembourrages.

Lola portait une robe de soie rose pâle, qui se confondait avec la peau de sa gorge. Toute autre femme qu'elle aurait eu l'air innocente, et même virginale, dans une telle couleur. Mais pas Lola. Dans la soie rose pâle, elle avait l'air... nue.

Denys n'était pas le genre d'homme à jurer mais, dans certaines circonstances, c'était la seule réaction possible.

— Diable, marmonna-t-il.

Mais le mot était loin d'exprimer ce qu'il ressentait vraiment.

— Bon sang, ajouta-t-il. Bon sang de bonsoir, et par tous les diables!

— Moi aussi, je suis contente de te voir, Denys, lança-t-elle avec un petit sourire.

Cette remarque fut comme de l'huile jetée sur le feu. La colère de Denys surgit, menaçant d'échapper à son contrôle. Il pressa un poing sur ses lèvres dans un effort pour la contenir.

— Tu ne dis rien? ajouta-t-elle au bout d'un moment. En dehors de ces jurons?

— C'est curieux, marmonna-t-il en feignant un déta-

chement qu'il était loin d'éprouver, mais je ne vois rien d'autre à ajouter.

— *Bonjour* serait un bon début. Tu pourrais aussi me demander comment je vais.

Denys crispa les mâchoires, contenant sa fureur.

— Cette question impliquerait une curiosité que je suis loin d'éprouver.

Le sourire de Lola s'évanouit. Il était conscient d'être grossier, ce qui ne correspondait ni à son éducation ni à sa position sociale. Mais à quoi s'attendait-elle ? A ce qu'il l'accueille à bras ouverts ? En souvenir du bon vieux temps ?

Elle toussota, brisant le silence.

— Denys, je me doute que cette visite doit te surprendre, mais...

— C'est tout le contraire. Je serai surpris le jour où tu seras devenue prévisible. Après tout, les caprices font partie de la panoplie d'une femme entretenue, non ?

Cette pique atteignit son but. Un éclair de colère passa dans les yeux extraordinaires de Lola. Non seulement celle-ci était rousse, mais elle avait le tempérament de feu que l'on associait souvent avec cette couleur de cheveux.

— Je ne sais pas, puisque je n'ai jamais été ta maîtresse, répliqua-t-elle d'un ton acerbe. Seulement ton amante.

Il haussa les épaules, peu enclin à discuter de leur ancienne relation.

— Et qu'étais-tu pour Henry ? Son amante ou sa maîtresse ? Ah, mais vous n'étiez peut-être que de bons amis ?

Elle tressaillit mais, s'il croyait la décourager par ce genre de remarque caustique, il se trompait. Lola leva le menton d'un air de défi.

— A quoi bon ressasser le passé ? Ce dont nous devons parler, c'est du futur, n'est-ce pas ?

— Le futur ? répéta-t-il, décontenancé. Qu'entends-tu par là ?

— Mais, tu sais sûrement...

Elle s'interrompit, se mordit les lèvres, et reprit :

— Tu n'es pas au courant ?

Denys se rembrunit, mal à l'aise.

— Je sais que Henry est mort, si c'est ce que tu veux dire.

— Pas... Tout à fait.

— C'est pour cela que tu es là ? Maintenant qu'il est mort, tu voudrais que nous reprenions comme avant ?

Il eut conscience de l'absurdité de sa question. Néanmoins, il ne voyait pas d'autre explication à sa présence, ni à sa remarque sur le futur.

— Tu voudrais que je m'occupe de toi ?

— Je n'ai pas besoin qu'un homme s'occupe de moi.

A cet instant, elle lui rappela la petite jeune femme irritable et insolente qu'il avait connue autrefois. Une femme qui l'avait tenu à distance pendant un an, et l'avait presque rendu fou avant de se donner à lui.

— Je sais m'occuper de moi toute seule. Je pensais avoir été claire, il y a six ans ?

— En effet. Cependant, Henry semble avoir convenablement veillé sur toi. A ce que je sais, le spectacle qu'il a financé pour toi a remporté un grand succès à New York. Tu as tout gagné en devenant sa maîtresse.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, puis se ravisa.

— Je t'en prie, Denys, pas de dispute. Je n'ai pas fait tout ce voyage pour me quereller ni pour savoir si nous pouvions nous remettre ensemble.

Si elle n'était pas ici pour une réconciliation, c'était qu'il y avait autre chose qui couvait.

— Pourtant, tu fais allusion à un futur. Qu'est-ce qui peut te faire croire qu'il y a un avenir possible entre nous ?

— Le testament de Henry, répondit-elle en soupirant.

— Son testament ? répéta Denys, interloqué.

Et soudain, il eut la sensation que la terre s'ouvrait sous ses pieds et qu'il sombrait dans un précipice.

— Oui.

Elle ouvrit son sac du soir pourpre et en sortit un document plié qu'elle lui tendit de ses doigts gantés.

— Il a fait de moi ta nouvelle associée.





# LAURA LEE GUHRKE

## La gloire de Miss Valentine

**A**lors qu'elle est au sommet de sa carrière de danseuse, Lola Valentine ne s'attendait pas à ce que son mentor lui lègue la moitié des parts de *L'Impérial*, le célèbre théâtre londonien. Elle espère bien mériter sa confiance en relevant ce nouveau défi, et passer du rôle d'artiste à celui de manager. Seulement, c'était compter sans l'hostilité de l'autre gestionnaire, Denys, l'homme qu'elle a quitté six ans plus tôt pour partir à New York. Toujours blessé, celui-ci ignore qu'elle a rompu pour de bonnes raisons : comment une fille de la scène comme elle aurait-elle pu faire le bonheur d'un lord ? Alors, même si Denys cherche aujourd'hui à l'exclure de toutes les décisions, Lola est déterminée à faire valoir ses droits...

*Série Les héritières américaines*

ROMAN INÉDIT - 7,90 €

De mai à octobre 2017



2017.05.57.2358.6  
CANADA : 13,99 \$